

ÉDITORIAL

de Nathalie Sarthou-Lajus



Le temps du soin

En quelques semaines, le cours de l'histoire mondiale a basculé. La Covid-19, apparue en Chine, a gagné presque toutes les nations avec plus de la moitié de l'humanité en situation de confinement et une grande partie de l'activité économique à l'arrêt. Nous ne savons pas trop comment nous en sortirons, avec combien de morts, combien de pertes économiques, combien de faillites et de dégâts collatéraux qui demeureront sans réparation possible. Cette crise sanitaire mondiale, sans précédents depuis la grippe espagnole, nous a brutalement révélé notre profonde vulnérabilité comme un destin commun qui met à mal notre vœu de contrôle. Elle a réveillé des peurs archaïques que l'on pensait d'un autre temps. Nous mesurons davantage l'interdépendance dans nos sociétés, pour le pire, à travers la transmission de nouveaux virus, et pour le meilleur, avec l'émergence d'une solidarité parfois inattendue (quand, par exemple, des médecins cubains et vénézuéliens sont venus au secours de l'Italie en détresse) ou l'émergence du volontariat. Cette solidarité a pris de multiples formes, des plus théâtrales avec la musique que des gens jouaient sur leurs balcons, des plus utiles comme l'apport de masques au personnel soignant en pleine pénurie, à des gestes de soutien plus discrets de bénévoles pour apporter des courses aux plus vulnérables.

Le monde de la santé et du soin est soudain devenu l'épicentre de notre société. Bien avant la crise sanitaire, il était déjà sous pression et au bord de l'épuisement : les tensions liées aux restrictions budgétaires, à la pénibilité des conditions de travail, au manque de personnel avaient entraîné de multiples grèves dans les services d'urgence, à l'hôpital public et en Ehpad¹. Si ces métiers n'étaient pas des vocations, on se demande bien où ce personnel aurait puisé sa détermination à soigner et son courage à tenir coûte que coûte, sans compter les

1. Établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes. Sur la situation antérieure à la crise sanitaire, voir Jean-Philippe Pierron, « Les métiers du soin dans la tourmente », *Études*, n° 4268, février 2020, pp. 41-51.

heures et les risques pour sa propre santé. Certes, pendant la crise, les projecteurs étaient focalisés sur l'efficacité de la recherche scientifique dans la lutte contre le nouveau virus et sur les soins d'urgence pour éviter les complications respiratoires fatales, c'est-à-dire sur les dimensions les plus techniques de la science et de la médecine. Mais, en l'absence de traitement curatif et de vaccin, les règles de précaution et l'urgence thérapeutique ont aussi mobilisé la part du soin et de l'assistance qui échappe le plus à la technique : le sens de la responsabilité, le souci des autres, le courage, l'attention, l'écoute...

La crise sanitaire a fait ainsi écho à une autre scène du soin et du service, d'ordinaire moins visible, en révélant l'incalculable travail de ses protagonistes et, parmi eux, ceux qui tiennent habituellement les seconds rôles : les infirmières, les aides-soignantes, les brancardiers, les auxiliaires de vie, le personnel de nettoyage, les aides à domicile, les livreurs, les caissières, les gendarmes, les pompiers, etc. Durant cette crise, on a pu ainsi entendre différentes voix, celles des épidémiologistes et des médecins, mais aussi les voix de tous ces agents subalternes que l'on a moins l'habitude d'entendre et qui sont apparus comme des piliers de l'État social, sans lesquels notre société n'aurait pas pu tenir face à la crise. Toutes ces différentes voix contribuent au domaine du *care* que Joan Tronto définit comme « l'activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre monde, de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nous-mêmes et notre environnement, tous les éléments que nous cherchons à relier en un réseau complexe, en soutien à la vie »². On se souvient que le *care* a fait l'objet de nombreuses railleries intellectuelles et politiques parce qu'il semblait trop caritatif et qu'il prenait le contre-pied de notre obsession de la rentabilité et de la performance. Il est temps de nous demander quelle place lui accorder dans notre société, au-delà même du seul monde de la santé. Car il peut être le socle d'un humanisme nécessaire pour rester vivant, biologiquement et moralement.

Les promesses de la science et de la technique sont partout présentes durant cette crise sanitaire : les recherches épidémiologiques, les respirateurs artificiels, la bio-informatique, l'informatique, etc. Mais la science et la technique ne peuvent pas tout. Face à des situa-

2. J. Tronto, *Un monde vulnérable. Pour une politique du care*, La Découverte, 2009, p. 13.

tions de grande vulnérabilité, vivre dans un réseau de relations plus attentionnées devient une ressource inestimable du soin. Nous l'éprouvons dans la contrainte de nos confinements: combien de réconfort puisons-nous dans ces conversations téléphoniques, ces messages où s'échangent informations et réflexions, signes de vie et de tendresse! Qu'il est bon de pouvoir s'avouer mutuellement nos inquiétudes et nos tristesses! L'heureuse leçon de cette pandémie est de nous renvoyer à nos capacités relationnelles, comme notre principal instrument de résistance.

Henri Madelin (1936-2020)

Le père Henri Madelin est décédé le 8 avril des suites du coronavirus. Il fut rédacteur en chef d'*Études* de 1995 à 2002. Après une formation en sciences politiques, droit, philosophie et théologie, il assura de multiples responsabilités: directeur du Centre de recherche et d'action sociales (Ceras), provincial des jésuites de France, président du Centre Sèvres, aumônier national du Mouvement chrétien des cadres et dirigeants (MCC) et enfin collaborateur de l'Office catholique d'information et d'initiative pour l'Europe (Ocipe), à Bruxelles et Strasbourg.

Ces multiples engagements ne l'empêchèrent pas de mener une réflexion sur la vie sociale, la place du religieux dans une société sécularisée, la situation et l'avenir de l'Europe. Il s'est intéressé aux questions d'éducation, en contribuant à la mise en place de diverses initiatives en direction de la jeunesse. De nombreuses publications témoignent de ses divers centres d'intérêt.

Henri Madelin était un analyste attentif aux grands courants qui parcourent nos sociétés, passionné par le monde présent, soucieux de discerner les « signes des temps », ce qui naît, souvent discrètement, et ce qui est voué à disparaître. Méfiant à l'égard des jugements trop rapides ou référés à des principes moraux d'une autre époque, il préférait, inspiré par Michel de Certeau (1925-1986) qu'il citait volontiers, se rendre sensible à « la force endormie de l'histoire que nous portons à notre insu ».